



Théâtre du blog

Ruy Blas, de Victor Hugo, mise en scène Yves Beaunesne

Que chacun y trouve ce qu'il y cherche, et le poète, qui ne s'en flatte pas du reste, aura atteint son but. Le sujet philosophique de Ruy Blas, c'est le peuple aspirant aux régions élevées ; le sujet humain, c'est un homme qui aime une femme ; le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine.

Victor Hugo, préface de *Ruy Blas*, 1838

Le Poète serait heureux de ces représentations là : il aimerait sans doute ce rituel de la montée au château, respirer le parfum du soir sur la terrasse (on se met à parler en alexandrins comme lui...), contempler l'amoureuse reconstruction d'un édifice démantelé à la Révolution au nom de l'égalité, pillé de toutes ces belles pièces, lui qui s'attaquait à la "bande noire" des démolisseurs et qui a sauvé en son temps Notre Dame de Paris en l'édifiant dans son roman. Il aimerait la grande scène élisabéthaine qui met chaque spectateur à portée des acteurs, et la grande porte de la façade à l'antique, qui évoque celle du théâtre grec. Et ce public bienveillant et divers.

Il le dit bien dans sa préface, ce qu'il fait, c'est du théâtre pour tous. Donc, dans un royaume espagnol en pleine décadence, Don Salluste de Bazan, homme de pouvoir avide et amer, se voit exilé par la reine pour avoir séduit et abandonné l'une de ses suivantes, autant dire rien, pour ce misogyne qui use des femmes et les méprise.

Condamné au mariage ! Réparer ! Un Don Salluste ne s'abaisse pas à cela mais se venge. En deux mots : il va jeter la Reine dans les bras de son valet, celui-ci affublé du nom de Don César. Un vrai Don César existe, cousin du méchant, noble ruiné, aventurier aussi joyeux que maltraité par le sort, un peu Cyrano, un peu d'Artagnan, qui fera quelques brillantes apparitions dans la pièce (Jean-Christophe Quenon). Mais un valet est un valet, autant dire rien, et c'est ce que le perfide banni rappelle régulièrement à Ruy Blas : « *il m'a fait /Fermer une fenêtre...* ». Entre temps, sous son nom de haute noblesse, le valet est devenu ministre de la Reine – le Roi est à la chasse : « *Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups* »...-. Il s'est attaqué, au nom du peuple souffrant aux célèbres « ministres intègres » : — *Messieurs, en vingt ans, songez-y, /Le peuple, — j'en ai fait le compte, et c'est ainsi ! — /Portant sa charge énorme et sous laquelle il ploie, / Pour vous, pour vos plaisirs, pour vos filles de joie, /Le peuple misérable, et qu'on pressure encor, /A sué quatre cent trente millions d'or ! /Et ce n'est pas assez !.*

Pour ce qui est des « *serviteurs qui pillent la maison* », inutile d'insister : la charge politique fait écho. Pour le potentiel comique de la pièce, révélé par le film *La Folie des grandeurs*, avec Louis de Funès et Yves Montand, Yves Beaunesne le reprend à son compte en donnant à cette histoire en accéléré – quelques personnages ont été supprimés, l'action concentrée grâce à des coupes ciselées – , un côté bande dessinée. Il appuie le trait juste ce qu'il faut, avec la complicité des comédiens et des costumes inspirés de Jean-Daniel Vuillermoz, et des masques inquiétants de Cécile Kretschmar. On vous laisse la surprise de la robe royale et de la crinoline diabolique de la duègne... Mais surtout il a radicalement rajeuni à l'histoire d'amour entre le "ver de terre" et l'"étoile". Marie de Neubourg, sorte de Sissi avant la lettre (Noémie Gantier) se débat à la cour contre un ennui furieux. Passe un jeune homme amoureux et honnête (François Debblock)... Le jeune Ruy Blas et la jeune Reine sont égaux dans le désir et dans l'amour : c'est le sens du mot final du drame. Le jeu des deux comédiens est centré sur cela : la libération que représente l'amour pour cette jeune reine enfermée, la transgression qu'il représente pour ce laquais qui se sait homme. Liberté, égalité...

Pour l'émotion, car nous ne croyons plus aux drames, demandez à la musique de Camille rocailleux, et aux cordes d'Anne-Lise Binard et d'Elsa Guiet. Pour le plaisir, demandez à toute la troupe : Thierry Bosc en Don Salluste chafouin, d'une sobriété dangereuse, Guy Pion en (très) vieil amoureux chevaleresque et jaloux, et les "grands d'Espagne", rats quittant le navire avec ce qu'ils peuvent de butin (Théo Askolovitch, Zacharie Feron, Maximin Marchand). Et puis les deux figures féminines qui entourent la reine : Fabienne Luchetti, en duchesse d'Albuquerque raide comme le protocole et riche de la puissance de toutes ses frustrations, Marine Sylf en Casilda, à l'opposé, toute en souplesse, gaieté, et liberté.

Voilà une version allégée de *Ruy Blas*, qui ne se joue pas contre l'auteur (cela s'est vu, hélas) : l'humour n'est pas le sarcasme, c'est la vérité du jeu, le point de contact avec une réalité où chacun se reconnaît. Une "série" haletante, les trois objectifs de Hugo généreusement remplis : distraire, donner à penser, émouvoir, même si c'est plutôt du côté du rire. Que demande le peuple ?

Christine Friedel

Château de Grignan (26) Fêtes nocturnes 2019 jusqu'au 24 août. T. 04 75 91 83 65